Séquences La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE

Manon Barbeau

Scénariser un documentaire

Manon Barbeau

Numéro 206, janvier-février 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48908ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé) 1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Barbeau, M. (2000). Manon Barbeau: scénariser un documentaire. Séquences, (206), 15-16.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.



ai longtemps écrit dans ma bulle. Pendant qu'à l'étage inférieur, mes enfants vivaient l'âge ingrat qui dure plus longtemps qu'on le pense, pendant que les pigeons, les jours et les saisons défilaient devant les fenêtres de mon bureau, j'écrivais.

Pendant ces années, bien au chaud, j'ai scénarisé ainsi quotidiennement des fictions pour enfants pour la télévision.

J'étais Dieu et l'univers mangeait dans ma main.

Sous les touches de mon ordinateur, le jour se levait quand je le décidais, c'était toujours l'été, les pigeons volaient de droite à gauche ou de haut en bas selon mon bon vouloir, les revirements de situation ou les pivots se produisaient à vingt-six minutes trente pile, selon les principes de Syd Field, cuisinier bien connu des scénaristes, mes héros s'en tiraient de justesse au moment précis du climax, mes scénarios se terminaient en apothéose et se méritaient parfois des prix Gémeaux.

Puis, mes enfants ont grandi et j'ai décidé d'en faire autant. Je me suis promue réalisatrice.

Pour réaliser un film, même un documentaire, il faut des sous. Et, pour avoir des sous, il faut un scénario.

Scénario et documentaire sont pourtant deux mots qu'on imaginait mal ensemble, il n'y a pas si longtemps. Aujourd'hui, scénariser un documentaire est une obligation difficilement contournable. Le scénario sert d'outil de vente pour celui qui l'écrit, d'assurance tous risques pour celui qui le lit. Ce document qui varie entre une et cent pages doit en effet rassurer les bailleurs de fond sur notre talent, les convaincre qu'on ne les déshonorera pas, qu'on ne les ruinera pas non plus et qu'on reviendra de tournage,

sinon avec tous nos morceaux, au moins avec ceux d'un film vendable. Comme il y a souvent plusieurs bailleurs de fond à rassurer avec des arguments différents, l'opération ne va pas sans mal.

Dans le meilleur des cas, un scénario de documentaire permet aussi à la réalisatrice (ou au réalisateur) de coucher son rêve sur papier, de le structurer, de l'approfondir, de cerner ses personnages, de trouver l'approche cinématographique et l'angle de traitement qui conviennent au propos, de réfléchir un peu plus loin. J'ai donc écrit et réécrit un scénario, il a finalement été accepté et j'ai eu la permission de m'aventurer dehors avec une équipe.

Dehors, il y avait la Vie. La sauvage, la rebelle, l'insaisissable, la vraie! Impressionnée, je me suis dirigée vers Elle, en agitant mon scénario comme un drapeau blanc, espérant que, flattée, Elle daignerait entrer dans mes séquences et dans mon horaire.

Mais, la Vie n'a rien à voir avec la fiction! J'avais à peine braqué ma caméra vers Elle qu'Elle se dérobait farouchement. Après quelques heures de tournage, j'avais compris qu'Elle serait toujours la plus forte. J'avais beau jouer les réalisatrices, Elle était la Reine et j'étais sa vassale.

Syd Field pouvait aller se rhabiller. Il ne pouvait plus rien pour moi. Sa Majesté la Vie essaimerait désormais mes pivots aux quatre vents, Elle n'aurait rien à faire de mes *climax*, n'en ferait qu'à sa tête en vraie star qu'Elle était. Mes histoires commenceraient désormais là où ça lui chanterait, il pleuvrait là où j'attendais le soleil, mes personnages riraient là où j'imaginais des silences et se tairaient au moment où j'aurais souhaité qu'ils rient. Pour réussir à réaliser mon documentaire, je n'aurai qu'à être zen,

à faire bloc avec mon équipe et à danser avec Elle sur le tempo qu'Elle m'imposerait en espérant qu'on ne manque ni de temps ni de batterie. En ex-scénariste, je m'agripperais néammoins désespérément à mon fil conducteur. Comme un fil

d'Ariane, il m'éviterait de me perdre dans le labyrinthe des situations et la profusion des personnages possibles. Dans la tourmente, il me ramènerait à moi-même et à mes intentions premières, m'évitant ainsi de passer le prochain millénaire à tenter de dompter le chaos au montage.

Le destin de mon film tenait dorénavant dans Ses mains. Je vacillerais sans cesse, terrassée par l'angoisse ou touchée par la grâce, selon Son humeur du moment. Me voyant parfois au seuil de tout abandonner, Sa Majesté me ferait l'aumône d'un instant magique au détour d'une rue, d'un silence qui livre l'infini du non-dit, d'un personnage qui offre son âme quand on ne l'attend pas, de petits riens aussi, qui font qu'un film est celui-là, le nôtre: des cadeaux fabuleux, grâce auxquels on tient le coup quelques heures encore avant de douter à nouveau.

Après quelque vingt jours de tournage, mon scénario en lambeaux, j'entrerai dans ma salle de montage comme on entre au couvent, en formulant l'unique vœu d'en ressortir un jour avec quelque chose qui ressemble à un film. Dans le fouillis des images



L'Armée de l'ombre en tournage.

arrachées, tenterai moment de retrouver la trace de ma propo-

sition initiale. Je serai soulagée d'en retrouver des bribes. Bien sûr, j'aurai perdu dans l'aventure un ou deux personnages, quelques séquences espérées, peut-être même mon fil conducteur...

Ma monteuse et moi travaillerons d'arrache-pied à raconter sans eux une histoire qui se tienne, qui ne soit pas pour autant à l'opposé de l'idée de départ.

Au bout du processus, j'aurai sans doute un récit qui évolue avec ses personnages, un pan de la réalité et mon regard sur lui: un documentaire. Pas tout à fait celui du scénario, pas tout à fait un autre. Celui que m'aura finalement consenti la Vie, sans doute touchée par la témérité, la patience et l'acharnement d'une équipe d'idéalistes au métier un peu fou.

Manon Barbeau

Comptines





remières images: l'éclosion des fleurs, des insectes grattent de la terre, des papillons s'apprêtant à entamer leur premier envol, des oiseaux sortis de leur nid, disposés à sillonner le ciel. Aucun dialogue, aucun commentaire, aucune parole prononcée. À peine quelques bribes imperceptibles de comptines chuchotées par des gamines jouant à la marelle dans les rues d'un Montréal printanier. Il s'agit de Comptines, le premier court métrage de Manon Barbeau.

Aucune présence masculine. Sans aucun effet de mise en scène, la réalisatrice confirme sa vision de ce que peut aussi être née femme. La pérennité de certains comportements (ici le jeu associé aux comptines) semble immuable malgré le temps qui passe. Ode à l'enfance, hommage à la vie de quartier, mais aussi une leçon de cinéma quant aux techniques du montage et à l'utilisation de l'espace et du temps, Comptines est un petit bijou dont on savoure tous les instants.

Barbeau ne s'attarde à aucun groupe de gamines. Elle passe de l'un à l'autre, captant quelques gestes, enregistrant des voix éparses, des paroles de comptines à peine perceptibles. En optant pour cette approche, elle ne fait que confirmer le but même de la captation filmique documentaire. Rien n'importe plus que ces instants magiques enregistrés sur pellicule. L'espace n'est plus restreint. Il s'étend d'un endroit à l'autre. Le temps n'a plus d'importance, que la chose captée se passe en

plein jour ou aux premières heures du soir. Lorsqu'une de leurs camarades se met à pleurer pour une raison quelconque, les amies de celle-ci l'entourent pour la consoler. Cette courte scène démontre à quel point est possible la mise en scène du documentaire. Comme par enchantement, le pris sur le vif devient quasi fictionnel, recréant constamment le genre en lui donnant diverses formes d'expression. Comptines se termine par un panoramique sur une parcelle de quartier. Ensuite le plan devient fixe, arrêtant son objectif sur deux petites filles qui disparaissent au tournant d'une rue. Jamais passage du temps n'a été aussi évocateur.

Élie Castiel

Canada [Québec] 1975, 9 minutes - Réal.: Manon Barbeau - Dist.: Office national du film du Canada